



1 DESSIN = 1 THÈME

FELIX POULET

QUESTION DE GENRES

C'est une fille
 Robe
 Couettes
 Collier de coquillages
 Poupée qui pleure quand on dit non
 Malice dans les yeux

C'est un garçon
 Baskets
 Cheveux courts
 Tatouage lavable à l'eau
 Ballon de football
 Genoux écorchés

Je suis une fille et un garçon
 Baskets
 Collier de coquillages
 Cheveux courts
 Malice dans les yeux
 Genoux écorchés
 Qui pleure quand on lui dit non

SEB & MOI

COUP D'EFFROI

Je bondis
 Et je re-
 Bondis
 Je vire
 Je volte

D'un bout à l'autre
 Du champ

Et la révolte
 Est impossible
 Car je suis le jouet
 Des enfants
 Qui ne m'imaginent
 Plus
 Et me triment
 M'abîment en saccades
 En secousses en ruades

D'un bout à l'autre
 Du champ

Et le calme soudain
 Revient
 Cahots dans l'espace clos
 Retour à la malle
 Jusqu'au prochain effroi
 Du ciel, de l'herbe
 Et du pied droit.

KARL QUARTINO

QUAND J'ÉTAIS PETIT ...

Quand j'étais petit, je n'étais pas grand... Et je ne montrais pas mon cul à tout les passants !

Quand j'étais petit, j'étais plutôt peureux. Pas lâche. Peureux. D'un peu tout. Des gens qui s'invitaient chez mes parents sans me prévenir, du petit bruit qui gratouille au moment où on s'endort, comme par hasard, et qui vous décuple l'imagination une nuit durant, de cette petite fille blonde au cheveu bouclé qui paraissait avoir toujours une longueur d'avance sur ma naïveté...

Quand j'étais petit, j'étais myope. Et pas qu'un peu. L'enfant taupe apprivoisé. Quand j'étais petit, j'énervais énormément mes camarades mafieux, qui ne me ménageaient pas en échange. Il faut apprendre à courir vite pour ne pas casser sa monture quand on est petit et myope...

Quand j'étais petit, je n'aimais pas le foot. Mais alors pas du tout. J'avais donc beaucoup de copines. Quand j'étais petit, mon côté féminin prenait ses aises. Mais j'avais aussi des potes. Les maudits des quatre cents coups ! On restait bien après le couvre-feu, cachés au bord de l'eau sous les saules, des rêves plein la bouche et les yeux brillants...

Quand j'étais petit, j'écoutais des chansons ringardes en cachette, juste pour le plaisir du clandestin. Et puis, comme punition, je les gardais en tête toute la journée. Bien fait, me disais-je. Quand j'étais petit j'étais mauvais mélomane, mais personne ne le savait...

Quand j'étais petit, j'avais une amoureuxse. Une jolie toute en couettes. Myriam qu'elle s'appelait. Quand j'étais petit, j'avais vraiment du mal à me faire au prénom de ma fiancée. Elle m'embrassait sur la bouche derrière le troisième arbre après le

préau. J'y allais avec l'entrain du grand sportif qui doit se préparer avant l'effort. Quand j'étais petit, j'étais champion du monde de bec !

Quand je serai grand, je m'offrirai des lunettes incassables. Quand je serai grand je passerai l'an 2000 : j'irai sur la lune avec ma nouvelle amoureuse, et je lui ferai des becs sur sa face cachée (pas celle de mon amoureuse, celle de la lune !).

Quand je serai grand, je haïrai le foot, mais je n'aurai pas le choix : dans le futur, il n'y aura plus que du foot. Quand je serai grand, tout sera envisageable. Les jeux vidéos seront même pour les adultes, et même les bonbons même...

Quand je serai grand, j'embrasserai encore ma mère. L'anti-guerre. Et je la remercierai de m'avoir laissé trahir si longtemps les couvre-feux.

Quand je serai grand, je ne serai plus le champion du monde de bec, mais j'aurai une petite fille. Quand je serai grand, je lui donnerai Luna comme prénom, en hommage à toute les faces cachées...

Luna, quand elle sera plus grande, elle pourra écrire : « Quand j'étais petite »...

YVONNE KURKOVIC

LA BELLE EQUIPE

A l'époque je ne jouais dans aucun club, aucune équipe qui ne trouve grâce à mes yeux et aucune non plus désireuse de s'attacher mes services. Je continuais malgré tout l'entraînement avec application, les efforts finissent toujours par payer. Une joueuse sur la touche n'est pas forcément sans talent. J'avais pour moi de nombreuses qualités, une bonne vision du jeu, un bon sens collectif, une bonne dose de combativité et de patience.

Je traînais alors mes crampons sur bien des terrains juste pour ne pas perdre le contact, pour garder l'envie de jouer. Et puis c'est arrivé, j'ai croisé un chemin, celui d'une équipe de rêve. La voir jouer, c'était comme de regarder Puskas, Kopa ou Di Stephano, un Réal pour moi seule. Mais trouver n'est pas jouer, il me faudrait bien des efforts pour décrocher une place de titulaire. Je reprenais l'entraînement, je devais vraiment améliorer ma technique, mes dribbles en particulier. Je savais que mon fond de jeu était bon mais je devais soigner les apparences, il faut parfois trop en faire pour se faire remarquer.

Alors j'ai travaillé, à chaque fois que j'en avais l'occasion je lui montrais quelque chose de nouveau : aile de pigeon, crochet, petits et grands ponts. Nos jeux devenaient complémentaires, à moi les tacles glissés tout en douceur, à elle les doubles contacts rapides et efficaces. Nos entraînements se faisaient plus fréquents et dans ces moments furtifs on était une *équipe* Mais je finissais toujours par rejoindre mon banc. Pourtant je ne m'essoufflais pas, la saison était encore longue, j'étais pleine de ressources. Les statistiques ne sont-elles pas faites pour être contrariées ? Les plus belles rencontres étaient donc à venir...

Je me préparais pour un match décisif, il se jouait bien sûr à l'extérieur. J'étais sous pression comme jamais, je m'étais parée du plus beau des atours, un numéro 9. J'étais prête. Plus de tactique, plus de technique, rien que de l'instinct et le jeu, l'amour du jeu. Quand la partie est belle c'est toujours le jeu qui gagne. Celle que nous avons jouée fut parfaite, sans passes manquées, sans hors-jeu, sans cartons, l'entente idéale et un score sans appel.

Notre équipe continue de bien marcher, on y travaille beaucoup. Il y a toujours des choses à améliorer et malgré quelques petites blessures sans gravités, je pense que nous avons encore de belles saisons devant nous. Je commence même à penser que nous pourrions passer professionnelles !

LAFCADIO

[SANS TITRE]

Les réverbères cryptent la nuit de leur morse inconnu. Ses paupières clignent et résistent au vertige du sommeil. Ses talons battent la chamade sur les trottoirs défoncés. L'homme qui marche a opté pour l'action asymptotique. A ses yeux, cernés dans des lunettes, les lignes de conduites officielles sont de nature ferroviaire ; impossible de sauter en marche. Lui préfère les lignes de fuite, les lignes d'horizon. L'homme qui marche est également attiré vers les tunnels et les chemins de traverse. Au rythme asynchrone de son pas, il creuse son chemin vers une destination qu'il n'a pas choisi.

Avant de s'abîmer dans une marche compulsive, l'homme a passé sa journée dans un terrain vague, le plus vaste jardin d'enfants de la cité. Il a regardé les bambins jouer à la balle, se disputer, fabriquer des châteaux de sable et apprendre à fumer. Il a déambulé sans éveiller d'intérêt, en vieil arpenteur des sentiers peu battus. Les détritiques, ici et là, s'amalgament en cocon. La puanteur, elle, est uniforme, imprégnant chaque parcelle d'espace et de tissu. Si bien qu'à la fin on l'ignore. Il s'est assis sur un bidon de peinture. Autour, carcasses et déchets s'enlisent dans l'oxydation et la moisissure. Pour lui, il l'ignore, ce jour est une veille. Pour nous un lendemain, l'aboutissement logique d'une filature mentale. Mieux. Il n'y a pas de mouvement que nous ne sachions anticiper, pas un pas que nous ne puissions préméditer. Les trajets qu'il emprunte, par nous étaient tracés. A cet instant, nous récoltons le fruit de nos stratagèmes.

A son départ, nous avons prélevé les indices qu'il avait pris soin de dissimuler : un discours prononcé en 1971 devant l'Union Nationale des Ecrivains, un recueil de poésies publié à l'étranger, un vieux numéro de la revue 'Mariel', un stylo plume et un mouchoir. Afin de mieux troubler les eaux boueuses de cette enquête, nous y mêlons des insignifiances collectées sur les lieux du forfait : deux autos miniatures, un crayon de couleur, une tortue en plastique, une semelle de chausson, un porte-clés, une flûte, un sachet de bonbons vide, un ballon crevé et une seringue. Faut-il voir dans cet amalgame, une ironie ou une tentative ultime d'effacement ? Le jour s'écoule dans une nuit convulsive. Deux bombes artisanales seront désamorçées. Un autocar prendra feu. Une Chevrolet 1958 emboutira un poteau. Un homme va marcher dans la nuit. Il fouillera, une dernière fois, les poches de son blazer bleu marine. Constatera qu'elles sont bel et bien vides. Enfin. Sous un réverbère, il ôtera sa cravate. Sa chemise blanche se tachera de sueur. Dans moins d'une heure, ces auréoles seront rouges.

Dans le terrain vague, les enfants reviendront. Ils apprendront à se battre, à jouer au base-ball et à rouler des joints. Notre mission sera terminée.

BAKELITH

LE TROU NORMAND

Ce que je redoute le plus lors des repas de famille, c'est ce sacrosaint moment de vérité où l'on ressort les vieux clichés - c'est le cas de le dire. Ma mère déballe la malle aux souvenirs devant les invités,

sans pudeur, comme s'il y avait prescription sur notre passé commun. Photos, carnets de note, médailles, articles de journaux... tout y passe. La tante Jeannette, la reine de la tarte au citron meringuée ; les exploits de mon père au Rugby Olympique de Rezé en 1963, une grande année ; la place de la Petite Hollande lors des *événements* de mai 68 envenime invariablement la discussion entre mon oncle Jean et le grand-père. J'écoute généralement d'une oreille distraite, sauf quand ma grand-mère ressort le livre de recettes qu'elle avait acheté en 1929 pour cuisiner dans la maison bourgeoise où elle avait été placée.

L'inventaire se poursuit inlassablement jusqu'à ce que quelqu'un tombe sur la pochette me concernant. Je subis les regards attendris avec un regard crispé en attendant que ça passe. Je me souviens de ma première grosse gamelle en ski nautique, je nageais dans mon gilet de sauvetage. Je me souviens de la visite au zoo de Sigean pour mes dix ans, j'avais baissé la vitre arrière de la voiture pour prendre les lions en photo, déclenchant aussitôt une crise d'hystérie collective. Je me souviens de ce mariage où ma mère m'avait affublée d'une immonde robe rose à froufrous, que j'avais retroussée pour jouer au football avec mon cousin David. Je me souviens de ce Noël 1978 où je n'en menais pas large devant le Père Noël des Galeries Lafayette.

Je me demande si j'aurai le même désir nostalgique, dans quelques années, quand il s'agira de reconstituer à travers des objets les bons et mauvais moments de ma vie. Je ne crois pas avoir besoin de relevés archéologiques, d'analyses et d'hypothèses pour savoir où j'en suis. Il n'y a qu'une chose qui m'obsède : la peur du vide.

KARL QUARTINO

VIEUX GAMIN

J'ai pris conscience un soir sans pluie,
Une nuit brune, les mains en poches ;
Que les cailloux n'ont plus le même bruit,
Quand je les frappe de mes galoches !
J'ai pris conscience un sale matin,
Que toutes les flaques de ces trottoirs,
Où je sautais les deux pieds joints,
Ne mouillent plus un seul espoir !
Mes rêves de gamin pourtant s'accrochent,
A ma peau d'homme dure d'écaillés ;
J'ai peur de perdre mon gavroche,
Ma vie maintenant n'a plus ma taille !

THOMASOV

APPROCHES DU REVE - IV

Je n'ai jamais su pourquoi. Elle non plus. Et nous n'en avons jamais parlé. Un mur de silence nous sépare et rien ne peut nous rapprocher. Sa peau coule sur mes veines. J'y pense et j'oublie, j'en rêve et elle m'offre sa bouche. Je ne sais pas quel est le sens de ce jeu. Elle m'en voulait à mort de lui avoir dit non. J'avais détruit son envie. J'étais comme son voisin, comme un autre, comme tous les autres. Je déteste qu'elle me dise cela. Je ne suis pas un autre. J'ai cédé. J'ai glissé dans ses bras. Un coin obscur, les yeux derrière le dos. Délivrance d'un baiser, libération de la caresse. Le temps pour y penser et déjà sa main froide sous mon pull. Nous étions contre un mur, dans le fond d'un garage. Nous sommes dans une cour, dans le fond d'une ombre louche qui recèle de vagues silences. Sa main tombe sur le plat de mon ventre. Elle tombe encore, elle refroidit mon centre. J'en tremble. Le désir succède à l'envie.

Nous sommes sur la terrasse d'un ancien souvenir. Les bancs sont durs et le brouillard colle sur le bois. Cambré, son ventre découvre une blancheur découpée par l'image de la lune. Et j'ai la tentation de voir l'obscurité. Une chorégraphie imprévisible dévoile nos corps par intermittence. Nous sommes l'un sur l'autre, moi sous elle, elle, assise sur le corps dur d'un homme assis sur le bois dur d'un banc mouillé par le brouillard dur d'un soir sans fin. Tu vois j'ai fini par en dire une. Le trivial du mot qu'il ne fallait pas dire me rattrape toujours. Rien. Pas la peine d'ergoter sur les mots. Les sens que tu réveillés suffisent à rêver des mots que je ne dirai pas. Tu veux partir, nous voir partir. Tu me veux contre toi. Ce coin de peau refroidie par la lune ne te suffit plus. Allons-y ! Non. Allons-y ! Non. Je ne suis pas un autre. Je vais te montrer que je ne suis pas un autre. Alors je dis non. Résistance par défaut ou résistance de cœur, je te dis non malgré ce qui résonne en moi comme l'appel de toi, le désir excessif de ton corps cambré. Point.

BAAL

AUX ENFANTS...

LA PATRIE RECONNAISSANTE

Où étais-tu, mon frère, quand le ballon était à portée de pied et que ma jupe m'empêchait de l'atteindre ? Où étais-tu, quand au lieu de me les bander, non pas l'arc, non, trop compliqué et trop diane, mais ces putains de pieds, on m'obligeait à porter des jupes et je peux pas courir, je peux pas courir, ça serre la taille, ça gêne la course, ça empêche de fuir ? Où étais-tu quand tout le monde trouvait normal que je l'aide à débarrasser la table, la mère, et que tu te baignais, la mer, salaud, mon frère, salaud ? Et puis tu m'as dit que toi tu savais bander, et pas moi. Où étais-tu quand on m'a mutilée, enlever le petit bout trop viril, trop mâle, ça fait drôlement mal et ça saigne, une vraie boucherie, le petit bout à plaisir que tu bandais, moi j'ai même pas eu de pansement, non ? Pas le droit au petit bout de plaisir, mais ramasser les miettes du frère après le goûter. Où étais-tu, mon frère, quand tes copains ont sur l'herbe froissé la belle jupe, que les lèvres cousues ont saigné, parce qu'on n'avait laissé que le trou aux enfants disponibles, que j'en fasse quelques-uns pour la prochaine guerre, des mâles bien sûr, le reste c'est des bouches inutiles à nourrir, même de merde, où étais-tu quand les soldats ont préparé l'épuration, que j'ai crié et que leurs mains lourdes me faisaient taire ? Le frère est avec une autre sœur, celle du voisin, du cousin, de l'ami. Bourrage de crâne pour que je me taise. Partout sur la planète nos bouches crient et crieront encore parce que tu te bouches les oreilles. Où étais-tu quand on me faisait manger et manger, et prends des seins, et prends des hanches, et les mioches qui s'y collent que ça vous arrive sans l'avoir prévu, faut la marier, vite, vite, et qu'elle nous fasse des hommes, surtout, beaucoup, beaucoup, des frères. Où étais-tu, Oreste ? Où étiez-vous les frères vengeurs ? Mais ça se déplace que pour laver l'honneur des pères, que pour la pute qui trompe papa et qu'on doit lui mettre la tête dans la boue, il ne chialera plus pour sa fille, et tu auras le trône, assis pour déféquer tes rêves de bonheur des peuples sur nos têtes, et moi j'apprends pas à faire des armes mais connard, qu'est-ce que tu croyais, fallait me rendre muette et de partout, idiot, de partout, muette, aveugle, folle, ça ne marche pas. Je suis encore là. J'ai mon opinel, mon épluche-légumes, ma boîte d'allumettes. J'ai de quoi atteindre le ballon de ton bide, affalé devant canal plus. T'es là, mon frère, t'en es là, t'en es là, et ceux des tiens que j'aime sont passés de mon côté. Tu regardes d'autres taper dans le ballon de ton enfance. C'est là, c'est rond, ça bouge plus. Tu regardes ton écran qui te rassure, t'es pas une fiotte, pas une fille. D'un oeil, tu fumes un peu de liberté, tu crois que c'est ça, t'es trop con pour savoir, parce qu'au fond c'est toi l'esclave, mon frère,

esclave de ton père et de ta mère et de faire comme d'habitude,
surtout pas changer, et que ton fils tape dans le ballon, et que ta fille
y touche pas. Fais lui porter des jupes. Mais tu m'oublies, mon
frère, alors je me rappelle à toi. C'est MOI.

ANARCOCOCHINO

ON NE JOUE PLUS...

Tout semble calme comme la neige.
Sous le manteau, tout se désagrège.
Sourd, un torrent de vie, dessous, prend sa fuite.
Au-dessus, rien ne résiste à ce qui s'effrite.

Des attentions opaques, des envies dégrisées,
- ce qu'il reste du beau parterre déneigé -
Et l'ardeur des nouvelles chaleurs pour te faire fuir :
mais je laisse la jouissance des théories aux *peine-à-jour*.

Les nuits d'été se butinent, les flirts s'agglutinent,
Prends tes rêves d'insouciance estudiantine pour... rester sublime.
En sourdine mon *delirium* torrent bouillonne,
Toujours, en hiver, printemps, été et automne.

Que le nuage noir de Bretagne ou d'autres rivages
N'éteigne pas nos soleils d'Espagne ou autres présages...
Après tes éclosions meurtries, retour au cocon :
Il ne neigera plus aux quatre saisons.

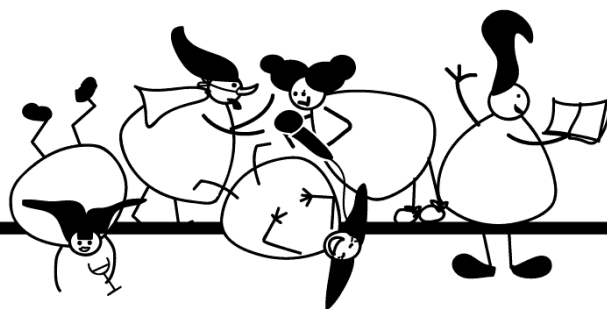
Because I don't want to play again with my sky.

SLAM

1 TEXTE DIT = 1 VERRE OFFERT

mardi 16 avril à 21 h.
vendredi 10 mai à 21 h.
jeudi 13 juin à 21 h.

entrée gratuite
bar Le Nebuchadnezzar
20 rue St-Georges 69005 Lyon



Ambition chocolatée et déconfiture
édite une revue littéraire,
une collection de nouvelles,
de la littérature sur le web,
des bande-dessinées.

Découvrez le thème de la prochaine
revue littéraire sur notre site internet
et envoyez-nous votre texte.

Envoyez-nous vos nouvelles !
(4500 mots maximum)

Envoyez-nous vos bande-dessinées !
(format A3 recto-verso)

Envoyez-nous tout ce que vous voulez
et vous ne serez pas déçus !!!

Par courrier postal à :
ACD
141 rue Sébastien-Gryphe
69007 Lyon

Par courrier électronique à :
legrandkrema@voila.fr

Plus de renseignements sur
[www.bleton.com /acd](http://www.bleton.com/acd)

AMBITION
CHOCOLATÉE
& DÉCONFITURE

Soirées Slam,
Bande-dessinées,
Collection de nouvelles,
Littérature hypertextuelle
et encore plus de culture gratuite sur
www.bleton.com/acd..

© Ambition chocolatée et déconfiture, Lyon, 2002.